

ETHIQUE ET EDUCATION: L'ENSEIGNEMENT, UNE PROFESSION DE L'HUMAIN

Mireille Cifali

Université de Genève
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation

Résumé

Depuis de nombreuses années, j'introduis des étudiants aux dimensions relationnelles et affectives des « métiers de l'humain », c'est-à-dire des métiers de la relation, où se rencontrent un professionnel et celles et ceux qui sont en nécessité d'apprendre, de grandir ou de guérir. Une rencontre parfois difficile, où il s'agit pour l'un de permettre à l'autre de dépasser l'épreuve présente sans pouvoir faire à sa place ; où existe de part et d'autre de la souffrance, de l'impuissance, de la colère, des stratégies de fuite, et même de la violence, l'autre échappant à notre vouloir malgré nos intentions. (...) Je souhaite partager avec vous quelques-uns de ces moments d'action professionnelle où nous sommes confrontés à des questions telles que : « que faire ? », « que dire ? », « comment dire ou nous taire, comment faire ou nous abstenir ? », « quel est le juste ? », « quel est le mieux ou le moins pire ? », « quelles sont les conséquences de nos actes ? », « quelles limites à notre action ? », « quelles responsabilités ? », « quels choix ? » ... (...) Je vais partager avec vous quelques-uns de ces moments sur lesquels, avec les étudiants, nous revenons pour cerner nos responsabilités et saisir comment, face à l'indécidable, aux incertitudes, aux dilemmes, il nous faut décider, trancher. Nous allons ainsi visiter ce qui relève dans l'action professionnelle de l'impuissance, du négatif, des sentiments, des valeurs et de la force d'une pensée sensible.

Mots-clés: Métiers de l'humain; Le négatif en éducation; Le récit en formation d'enseignants; Parole éducative; Psychanalyse et éducation.

Resumo

Desde há muito que trabalho com os meus alunos sobre as dimensões relacionais e afetivas das « profissões do humano », isto é, dos profissionais da



relação, em que se dá o encontro entre um profissional e aquelas ou aqueles que precisam de aprender, de crescer, ou de curar-se. Um encontro por vezes difícil, no qual se trata de um dos elementos permitir ao outro superar essa necessidade, sem contudo poder substituir-se a ele; em que existem, para um e para outro, sofrimento, sentimentos de impotência, cólera, estratégias de fuga, e mesmo violência, quando o outro nos escapa, apesar das nossas melhores intenções. (...) Desejo partilhar convosco alguns destes momentos de ação profissional, em que somos confrontados com questões como : « que fazer ? », « que dizer ? », « como dizer ou calar ? », « o que é certo ? », « o que é o melhor ou o menos mau ? », « quais são as consequências dos nossos atos ? », « que limites tem a nossa ação ? », « que responsabilidades ? », « que escolhas ? ».(...) Vou partilhar convosco alguns desses momentos em que, com os estudantes, procuro trabalhar na compreensão das nossas responsabilidades e de como, apesar das incertezas e dos dilemas, muitas vezes precisamos tomar decisões. Vamos portanto revisitar aspetos que emergem, na ação profissional, a partir do negativo, dos sentimentos e da força de um pensamento sensível.

Palavras-chave: Profissões do humano; O negativo em educação; O discurso em formação de professores; Palavra educativa; Psicanálise e Educação.

Depuis de nombreuses années, j'introduis des étudiants aux dimensions relationnelles et affectives des « métiers de l'humain », c'est-à-dire des métiers de la relation, où se rencontrent un professionnel et celles et ceux qui sont en nécessité d'apprendre, de grandir ou de guérir. Une rencontre parfois difficile, où il s'agit pour l'un de permettre à l'autre de dépasser l'épreuve présente sans pouvoir faire à sa place ; où existe de part et d'autre de la souffrance, de l'impuissance, de la colère, des stratégies de fuite, et même de la violence, l'autre échappant à notre vouloir malgré nos intentions.

Nos métiers sont fondés sur l'accompagnement et la confrontation, la guidance et la contrainte, l'autorité et la liberté, pour ne pas laisser seul celui qui passe l'épreuve du savoir et de la vie. Cet accompagnement ne se réduit pas à une présence côte à côte mais à un lien qui se construit, un lien de confiance, de rires partagés malgré les difficultés inhérentes à toute avancée dans une vie. Une telle rencontre ne se



programme pas, elle arrive pour que l'un puisse prendre force sur l'autre.

Ce sont les expériences que des professionnels de l'éducation, de l'enseignement, du soin racontaient, qui m'ont poussé à comprendre ce qui vient souvent à manquer – la relation – quand l'exercice d'un métier est abordé essentiellement sous l'angle de la science et de la rationalité. Au fil des années, j'ai donc abordé des thématiques assez surprenantes pour une universitaire en sciences de l'éducation, comme celles du juste et de l'injuste, du bien et du mal, des sentiments, pour n'en citer que quelques-unes. Depuis lors, ces thématiques font partie intégrante de mes cours et séminaires, mais également de tout accompagnement de professionnels en supervision comme en écriture.

Reconnaître les moments d'urgence

Je souhaite partager avec vous quelques-uns de ces moments d'action professionnelle où nous sommes confrontés à des questions telles que : « que faire ? », « que dire ? », « comment dire ou nous taire, comment faire ou nous abstenir ? », « quel est le juste ? », « quel est le mieux ou le moins pire ? », « quelles sont les conséquences de nos actes ? », « quelles limites à notre action ? », « quelles responsabilités ? », « quels choix ? » ...

Dans l'action professionnelle comme dans toute action, cela se passe en une fraction de seconde : nous devons affronter, nous ne pouvons fuir. Nous sommes surpris par un moment d'urgence où se pose consciemment ou inconsciemment la question du mal que nous pouvons faire à l'autre et/ou à soi. Une fraction de seconde pour nous engager, pour reculer, pour secourir ou humilier, pour entendre ou faire comme si rien ne s'était passé. Certes, nous apprenons aux étudiants dans la formation à construire leur action professionnelle, à la planifier, à la justifier, à déployer des dispositifs pour qu'elle advienne. Mais en dépit de toute cette préparation, c'est dans ce moment d'urgence que nous sommes convoqués dans notre humanité et que, bien des fois, nous trahissons ce que notre bouche avait clamé. Alors, que pouvons-nous faire ? D'abord, accepter comme normale cette distance entre ce que nous aurions voulu et ce qui se passe. Et puis, revenir après coup à cette fraction de seconde où quelque chose se décide, avec nos dilemmes et nos difficultés, pour comprendre, pour reprendre autrement le cours de cette action.

Je vais partager avec vous quelques-uns de ces moments sur lesquels, avec les étudiants, nous revenons pour cerner nos responsabilités et saisir comment, face à

l'indécidable, aux incertitudes, aux dilemmes, il nous faut décider, trancher. Nous allons ainsi visiter ce qui relève dans l'action professionnelle de l'impuissance, du négatif, des sentiments, des valeurs et de la force d'une pensée sensible.

Nommer l'impuissance

Une marge de liberté est essentielle à notre humanité. C'est même le fondement d'une position éthique : tout être humain malgré les circonstances dans lesquelles il est plongé, les normes auxquelles il est soumis, les prescriptions qu'il se doit de suivre, a toujours une marge de décision, de responsabilité, de liberté, une marge où il peut délibérer et réfléchir.

Or les étudiants, la plupart du temps, racontent des histoires, des situations, dans lesquelles au contraire ils ont éprouvé un sentiment d'impuissance. Cette marge d'action, ils ne la voient plus. Ils sont acculés. Ils ne peuvent – disent-ils – plus rien faire, rien donner à l'autre, parce que cet autre parfois ne veut rien ; ils désespèrent parce que cela ne bouge pas, ne change pas. Ils sont comme paralysés, empêchés d'agir selon leurs conceptions pour que l'autre ne reste pas là où il est. C'est ce sentiment d'impuissance qu'ils écrivent et qui est le pendant d'une toute puissance où il leur semble devoir tout maîtriser, où la qualité de leur geste ne serait donnée que par la réponse de celui ou celle qui leur fait face, par son avancée, par son changement. Ils oublient, ce faisant, que le changement ne s'ordonne pas, qu'il faut prendre du temps, qu'il s'agit de continuer, de donner aujourd'hui sans attendre de réponse immédiate pour, peut-être, des effets demain ou après-demain.

Il importe d'accorder à chacun d'entre nous une marge de choix, une marge d'action aussi petite soit-elle, dont il nous faut prendre soin. Oui, rétorquent-ils, mais parfois nous aboutissons à des impasses là où tout est bloqué sans porte de sortie. Je leur réponds que oui, il existe parfois des impasses mais alors il nous reste encore une chose sur laquelle nous pouvons travailler : nous-mêmes. Soit, son intériorité : comment pouvons-nous bouger, nous déplacer, sachant que bouger nous-mêmes peut induire un petit mouvement dans ce qui est apparemment sans issue. Bien sûr que parfois « soi » ne veut même pas bouger, veut que ce soit l'autre qui ..., et nous contribuons à fabriquer ainsi des situations qui engendrent la violence, où nous ne pouvons plus agir mais seulement subir, où nous nous retrouvons contre l'autre mais aussi contre soi.

Ce sentiment d'impuissance, dans notre contexte suisse, revient comme une



litanie. Il devient nécessaire de le travailler pour nous défaire de cette certitude que nous ne pouvons rien faire. Nous avons à chercher à maintenir une générosité qui ne demande pas de retour immédiat, un don dont nous continuons à croire qu'il aura de l'effet un jour que nous ne savons pas déterminer.

Accepter le « négatif »

Quand nous agissons dans un « métier de l'humain », nous ne pouvons pas éviter de nous poser la question de « qu'est-ce qu'un humain ? ». Question impossible à répondre ! Nous savons pourtant ses beautés, ses joies, ses dons, son hospitalité ; mais nous savons aussi sa violence, sa haine, ses rejets, ses exclusions, ses destructions... Nous le savons capable d'empathie et d'indifférence ; d'amour et de haine, de joie et de tristesse, de rejet et d'attachement. Depuis le début du vingtième siècle, nous avons appris à compter sur ces deux versants, et qu'il est dangereux que l'un se détache de l'autre. C'est leur tension qui est constructive. Il n'est pas non plus si évident que le positif engendre forcément du positif, et que le négatif n'engendre que du négatif. Au nom de l'amour nous pouvons faire mal; la haine est parfois un chemin à parcourir pour pouvoir pardonner; la tristesse est nécessaire pour que la joie soit possible ; l'envie défait les relations humaines et nous avons à la dépasser pour faire solidarité.

Cette hypothèse choque les professionnels. Ils aimeraient qu'existe seulement le positif, et me traitent de pessimiste quand je leur enjoins de travailler, et non de nier, la part négative pour qu'elle puisse devenir positive: si nous nions la part de haine, la part de rejet, la part du mal que nous avons chacun en nous, alors nous pouvons laisser libre champ à ce négatif. Si nous l'acceptons et la travaillons, alors peut naître ce que nous cherchons à construire dans chaque humain: sa capacité de vivre avec lui-même et avec les autres. J'essaie de leur dire: « Gardez dans la vie comme dans la profession les aspects contradictoires ». Notre vie est une lutte perpétuelle entre ces contradictions, c'est ce qu'est fait l'humain et c'est ainsi que nous avons à l'accepter. Et pour l'enfant, notre question devient comment l'introduire à cette humanité contradictoire: ne pas rejeter son agressivité mais lui permettre de la contenir et la transformer en un potentiel de vie; ne pas l'humilier parce qu'il est jaloux, mais lui permettre de comprendre ce qui le pousse... Nommer notre humanité, pour qu'il s'y repère, tel est notre travail de tous les jours. Souvent les adultes veulent pourtant que les enfants soient ce qu'eux-mêmes ne sont pas.



Ressentir, sans honte

Certaines philosophies font des sentiments le dernier bastion contre l'inhumanité toujours possible en chacun d'entre nous. Sentiment de honte et de culpabilité lorsque nous avons fait mal à l'autre ou à soi. Sentiment de joie quand nous avons dépassé l'épreuve de la séparation; colère, haine aussi, face à celui ou celle qui nous a fait mal. Pardon espéré pour ne pas rester accrochés à notre haine ou à notre désir de vengeance...

Dans notre Occident, la conception de la professionnalité des « métiers de l'humain » peut, dans notre présent, aller jusqu'à la définition d'un professionnel qui ne doit pas éprouver de sentiments: son idéal serait d'être neutre; son but, demeurer objectif en toutes circonstances. Car, dit-on, les sentiments sont subjectifs; on ajoute même qu'ils ne sont que « sensiblerie ». Mais qui ne ressent rien, tombe dans l'indifférence; qui ne réagit plus à l'insupportable devient nocif et peut actualiser son mépris en toute inconscience, en rendant même responsable l'autre de la violence ainsi agie en toute légitimité.

Aujourd'hui les jeunes étudiants souffrent d'avoir assisté à une scène insupportable. Par exemple: un élève - parce qu'il est mauvais élève, parce qu'il est parfois violent, parfois difficile - se fait humilier, détruire avec des paroles par un adulte professionnel responsable. Un assassinat d'âme qui se répète jour après jour, une destruction qui s'actualise. Ils ont dû participer à cette scène parce qu'ils étaient stagiaires ou remplaçants et ils ne sont pas intervenus. Ils n'ont rien osé dire, par peur: peur face à cette autorité que représente un enseignant plus expérimenté qu'eux; peur de jouer la réussite de leur stage. Ils ont eu de l'empathie avec celui qu'on laissait pleurer ou qu'on martyrisait, mais ils n'ont pas bougé. Et lorsqu'ils racontent, ils reviennent sur cette scène, sur leur amertume, et une question leur demeure lancinante: « comment ont-ils pu ne rien faire ? ». Nous pouvons prendre ici un très bel ouvrage de Michel Terestchenko qu'il a appelé « *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien* » (2006) où il essaie, entre autres, de comprendre l'indifférence et la passivité qui gangrènent notre société occidentale. Nous comprenons alors que l'idéal n'est pas l'absence de sentiments éprouvés mais ce que nous en faisons dans notre action professionnelle.

Il importe, avec les professionnels, de travailler les sentiments qu'ils éprouvent, non comme une vérité de l'action mais comme une part de ce qui se passe en eux; et ceci pour apprendre à ne pas reporter sur l'autre ce qui ne lui revient pas, pour



entendre parfois ce que l'autre nous fait ressentir et pour respecter ce que nous ressentons sans forcément l'actualiser. Donald W. Winnicott, en parlant d'une mère « suffisamment bonne », affirme qu'elle est peut-être celle qui peut supporter le mal que l'enfant lui fait sans se venger. Dans l'éducation et l'enseignement, nous savons que les élèves peuvent meurtrir l'idéal de l'enseignant, que le professionnel est fragile dans son estime de lui-même, que l'élève en opposition ou même en refus d'apprendre le blesse dans son narcissisme et qu'il peut alors se venger en dépit de tous ses discours généreux. Accueillir les sentiments éprouvés, entendre comment ils sont fabriqués, pourraient épargner de la souffrance : la nôtre, la leur. Continuer à être sensible, à réagir à l'insupportable, est gage de notre humanité.

Ni les sentiments ni la raison ne peuvent fonctionner les uns sans l'autre. C'est un travail sur les sentiments qui permet à la raison de se déployer. La raison sans la butée des sentiments peut s'avérer particulièrement dangereuse. C'est en maintenant les deux que les professions trouvent à développer leur sens de la responsabilité. Il nous faut réconcilier pensée et sentiment, raison et ressenti, comme technique et relationnel. Les tenir ensemble, et non pas séparés. D'un côté comme de l'autre, le danger vient de leur séparation. Se fier à ses sentiments comme seul guide de l'action est dangereux ; ne se fier qu'à une raison objective que l'on tient pour vérité, également. Aucun a l'apanage de nous épargner la destructivité toujours possible de soi, de l'autre et du monde. L'irrationnel n'est pas seulement du côté des sentiments. Les passions peuvent certes mener les humains à leur perte, mais la raison ne peut pas à elle seule les empêcher de détruire, parfois même elle engendre et justifie leur pouvoir d'anéantir.

Nos métiers auraient certainement tort de vouloir former leurs professionnels sans leur transmettre cette dimension des sentiments éprouvés. Nous vivons aussi de nos joies, de nos danses, de nos arts, de nos amours, et de nos raisons. Nous peignons, chantons, écrivons pour transmettre notre expérience intime qui, ainsi, se socialise. Notre angoisse est précieuse, elle nous indique une menace intérieure qui guette. Les sentiments donnent de l'épaisseur aux faits ; des humains tracent ainsi la destinée de leurs relations, ce qui les pousse à agir et à réagir, ce qui leur enjoint de penser pour comprendre. Nos arguments permettent de discuter pour prendre une décision.

Aussi, lorsque nous affirmons que, dans l'action professionnelle, nous ne nous laissons pas guider par nos sentiments ; lorsque nous sommes dans la dés-



affectivisation de nos gestes et dans la non-reconnaissance de cette part, c'est à ce moment-là justement que nous pouvons devenir aveugles quant aux conséquences affectives de cette position, quant à la violence qu'implique le fait de ne pas partager ce que l'autre éprouve, de ne pas entendre la souffrance qu'il y a à échouer, par exemple. Lorsque nous agissons dans l'inconscience de ce qui se passe en nous-mêmes, nous risquons bel et bien, malgré nous, de provoquer des sentiments extrêmes qui peuvent interdire ce que nous cherchons : l'évolution de cet autre, le dépassement de sa difficulté présente, la découverte de sa capacité d'apprendre dans une sécurité non envahie par la peur.

Nos sentiments ne nous révèlent certes pas non plus la vérité, ils sont une indication subjective de ce qui se passe en nous, dans la situation, en rapport au monde. En les nommant, en les exprimant, en les reconnaissant, en les partageant, ils nous permettent de comprendre ce qui est engagé, en positif comme en négatif. Les sentiments sont donc précieux s'ils poussent à rechercher ce qui les meut et ce qu'ils nous indiquent. Nous comprenons que les éprouver ne revient pas à les actualiser. Nous saisissons en quoi ils freinent ou dynamisent notre action. En quoi le plaisir du partage et de la rencontre est ce qui justifie notre action. En quoi éprouver de la haine n'est pas une faute, mais l'actualiser oui. En quoi notre honte nous demande de rétablir notre dignité. En quoi notre culpabilité nous pousse à réparer le dommage commis, la souffrance causée. En quoi devant la détresse, nous avons à être touchés. Les sentiments éprouvés nous engagent donc dans une pensée affectée.

Affronter le pouvoir

Dans nos métiers, il arrive toujours un moment où nous devons prendre une décision à plusieurs, situation dans laquelle les enjeux de pouvoir s'ancrent et où il n'est pas rare que l'un veuille triompher des autres. Nous avons, chacun, le droit d'avoir des convictions, nous l'appelons avec les philosophes : « l'éthique de conviction » ; nous avons le droit de croire, d'avoir des certitudes. Mais nous vivons avec d'autres qui ont aussi le droit d'avoir des convictions. Quand nous devons vivre avec d'autres, décider ensemble, alors il s'agit d'accepter de les mettre en discussion (éthique de la discussion), et d'avoir à les réaménager. L'unique manière de faire, disent certains philosophes, c'est d'abord de reconnaître que nous avons des récits différents car nous avons des places différentes et que nous avons vécu l'histoire commune différemment : donc ne pas accepter qu'un seul point de vue est légitime et



que les autres n'ont qu'à s'y soumettre. Il importe alors d'entendre les points de vue des uns et des autres, d'en débattre, et puis d'essayer de décider en tenant compte de tous et surtout des plus faibles, pour effectivement que chacun bouge et qu'une décision se dégage qui préserve la dignité des uns et des autres même si elle nous oblige de nous déplacer un peu de là où nous étions.

Nous sommes aujourd'hui comme hier à la recherche d'une autre définition du pouvoir et de l'autorité. Nous avons été blessés par des décisions unilatérales, où le triomphe de l'un est ensuite attaqué à cause de l'injustice causée. Que ce soit au niveau des peuples ou d'une classe dans sa vie quotidienne, la question du pouvoir se pose, pour éviter que la loi du plus fort ne l'emporte. Vivre ensemble - avec les jalousies inévitables que ce soit au niveau des enfants ou des adultes, avec les cheveux tirés et les coups donnés dans l'espace de la récréation, que ce soit avec les luttes pour décider quelle est la bonne théorie à appliquer – vivre ensemble exige de réfléchir sur la place de nos convictions et de nos valeurs et sur les dispositifs pour réguler nos différences. Jean-Marc Ferry en appelle à une « éthique reconstructive » (1996) qui tient compte des récits de chacun dans l'espoir de pouvoir continuer à vivre, par exemple, avec celui ou celle qui nous a fait souffrir.

Une posture éthique ne peut à elle seule résoudre ce « vivre ensemble ». Mais elle a le pouvoir d'interroger toute société, tout groupe, toute personne sur sa manière d'accueillir ses plus faibles. Nous n'éviterons pas la confrontation, mais nous pouvons y donner des règles pour qu'elle ne soit pas destructive, qu'elle débouche sur une possibilité de création commune. Un idéal ? Certes. Battu en brèche chaque jour ? Evidemment. Le travail que nous menons avec les élèves pour réguler les conflits, les exclusions, les souffrances causées, les bagarres, les violences agies et subies, est peut-être minuscule et dérisoire mais il importe ni d'y renoncer ni de désespérer. Ce sont des questions de toujours, ce sont des questions de maintenant et de demain.

Une responsabilité envers soi, envers un autre

Notre responsabilité humaine et professionnelle est engagée : envers soi, envers les autres.

Un amour de soi

Jour après jour, permettons-nous ainsi une certaine ouverture sur soi-même, une



réflexivité par rapport à ce qui se passe en soi, hors de soi et avec un autre ? Ou permettons-nous à l'homme de « s'éviter lui-même et d'éviter les autres, et donc de ne pas se confronter au problème crucial de l'existence : celui de l'altérité des autres et celui de la sienne propre » ?

Favoriser l'intériorité, la capacité de réfléchir ; ne pas admettre que certains soient exclus de tout et surtout de leur vie ; rendre possible la transformation et l'accès au savoir : ce ne sont pas des remèdes infaillibles, mais quelques précautions. Certes chacun continuera à mal se débrouiller avec soi, mais il aura peut-être quelque distance face à ce qui lui arrive et ne souscrira pas aux trop habituelles défenses. Il ne s'agit pas de favoriser un quelconque narcissisme ou égocentrisme, mais qui sait prendre soin de soi a quelque chance de ne pas reporter une part de lui-même sur un autre. Qui ne s'effraie pas de son intériorité, risque moins de trébucher dans des reports de responsabilité. Qui accepte de vivre avec soi, peut regarder vivre un autre sans le suspecter de lui voler bonheur, argent ou créativité.

Le travail éthique, comme le travail clinique, ne vise rien d'autre que de préserver des espaces d'intériorité, un amour de soi, comme fondement de notre possibilité d'être en lien avec les autres.

Un engagement de parole

Nous avons également une responsabilité professionnelle de rencontre et de parole. De quelle parole s'agit-il ? Ce sont pour une grande part des paroles de reconnaissance, reconnaissance de l'existence d'un autre, de sa souffrance s'il y a lieu ; des paroles qui guident. Parler à un être humain, lui dire peut-être des banalités, le rencontrer comme humain et pas seulement dans notre fonction et notre rôle est un des éléments essentiels à préserver dans nos métiers. Nous éprouvons de l'angoisse à ainsi nous risquer. Lorsque nous appliquons notre technique, nous semblons savoir ce que nous faisons ; quand nous lui parlons, c'est plus difficile de l'estimer. Dans la relation humaine professionnelle, il importe de ne pas gommer l'importance d'une présence, d'une authenticité et la nécessité d'une reconnaissance. Nous savons qu'une personne quelle qu'elle soit, et d'autant plus si elle est dans une position vulnérable, est touchée lorsque vous ne passez pas devant elle sans la regarder, mais que vous la reconnaissez entre toutes. Cela suffit parfois pour éclairer une journée, donner un peu de force. Cette capacité de reconnaître un autre appartient à l'éthique de nos métiers et ne prend pas plus de temps que notre indifférence.



Que nous soyons des êtres de parole, que nous recherchions le dialogue plutôt que le monologue, que nous ayons à nous confronter dans nos différences, que nous élaborions une éthique de la parole, c'est ce qui revient à chaque humain, et évidemment à chaque professionnel quel que soit son métier. La formation ne vise pas seulement à apprendre à communiquer efficacement, elle vise à prendre en compte la responsabilité de parole que nous avons vis-à-vis de ceux avec qui nous travaillons.

Une lucidité institutionnelle

Quand nous sommes pris dans un rôle et une institution, des gestes qui paraissent aberrants quand on les voit en extériorité, nous viennent néanmoins. Nous ne sentons plus la portée de nos actes qui peuvent alors s'avérer d'une grande violence ; nous y bafouons la dignité d'un humain sans nous en rendre compte. Ces gestes-là qui le prennent pour un objet, surgissent souvent dans un contexte institutionnel. Dans certaines circonstances, nous devenons ignobles. L'institution nous rendrait-elle mauvais et aveugles ? Elle n'est pas mauvaise en soi ; elle ne transforme pas toujours les êtres, bons par ailleurs, en êtres démoniaques, machines sans empathie, ne voyant pas la souffrance qu'ils causent, défensifs, rejetant, recourant savamment à une théorie pour justifier l'inacceptable. Cependant, il est vrai qu'une lucidité nous manque souvent quant à la détermination institutionnelle de nos actes.

Une institution peut aujourd'hui comme hier nous empêcher de penser, et puis se plaindre d'une mauvaise qualité de nos gestes. À chaque fois, il importe de déterminer ce minimum sans lequel on ne peut travailler ; de continuer à se battre pour obtenir les conditions pour penser ; de prendre la mesure de nos gestes même lorsqu'ils ont eu des répercussions destructrices. Quand, sous nos gestes, advient en effet de la violence, il nous revient de repérer quelle est notre part et celle qui concerne une pathologie institutionnelle. Sur les circonstances qui nous rendent inhumains, nous avons à réfléchir.

Penser les actions quotidiennes

Comment alors, avec ceux qui se forment ou avec les professionnels expérimentés, travailler ces moments d'urgence, de fragilité, de dilemme, d'incertitude, d'impasse ... ? Pas par de grands discours, pas à travers des principes posé *a priori* : nous avons appris au fil des ans qu'ils ne peuvent garantir à tout coup la justesse d'une action. Chercher à construire une pensée de l'action quotidienne, une capacité



de comprendre ce qui se passe, de s'arrêter pour réfléchir, peut être une des voies possibles. Nous ne sommes pas ici à la recherche de la meilleure manière d'enseigner et d'apprendre, mais à la recherche de qui l'autorise ou la détruit.

Raconter et penser l'instant vécu

Dans mon action de formation, je fais donc raconter, je passe par des récits. Ces récits me donnent à réfléchir, et je les utilise aussi pour transmettre le vivant de nos métiers, pour faire comprendre l'importance de l'action, du « je », du « tu », du « vous », du temps, de l'événement. Je les utilise pour rendre sensible à comment la vie se prend, le dialogue se fait, l'instant se passe, à ce qui se vit à l'intérieur et qui n'est pas programmable. Je fais raconter aux étudiants ou aux professionnels expérimentés des situations qui ont presque l'air de roman, pour autoriser un espace d'intériorité. Ce sont des récits de malheur et de bonheur ; là où on a raté une rencontre puis réussie ; là où se lisent une présence, une disponibilité, ces mots essentiels de notre métier que nous avons de la peine à qualifier et évidemment à quantifier.

Raconter, exprimer, partager ces fragments d'action pour construire ensemble une pensée. Il est en effet important de pouvoir partager ce qui nous a fait souffrir, d'écrire ces situations dans lesquelles nous doutons, ces récits que Paul Ricoeur (1985) qualifie de « laboratoire du jugement moral », ces situations où nous ne pouvons pas trancher selon des principes mais dans lesquelles il nous faut développer une pensée, une pensée de l'instant.

Dans ce contexte, la posture éthique est d'accorder à chacun la capacité de penser, de développer une pensée propre, de refuser un « interdit de penser » (Malherbe, 2001). Une certaine conception de la science comme une certaine idéologie politique totalitaire peut viser à empêcher la pensée nécessaire à réguler nos actions quotidiennes. Elle nous impose de n'être que ceux qui exécutent, nous fait croire que nous n'osons pas penser car d'autres pensent mieux que nous, nous enjoint à nous en remettre à la pensée d'un seul en renonçant à la nôtre. Or dans l'action, ce dessaisissement est catastrophique. Penser dans la solitude de l'instant, mais aussi penser, être intelligent ensemble est joie ; nous traverserons les situations les plus difficiles si nous pouvons penser ensemble. Existe une véritable jubilation à penser. Cette joie du penser, nous pouvons la transmettre dans la formation, en prenant soin de nommer que l'expérience comprend du sentir, de l'agir, du parler et de l'argumenter



(Jean-Marc Ferry). Tout ensemble, du sentir aussi.

Voici pour terminer un récit tiré d'un ouvrage que nous avons écrit avec Bessa Myftiu (2006) :

Il y a deux ans, j'ai débuté l'université afin d'entreprendre des études pour devenir enseignante. Durant la première année de mon parcours de formation, j'ai eu la possibilité deux fois par semaine d'effectuer des remplacements, ce dont j'ai profité dans le but d'acquérir un maximum d'expériences sur le terrain.

J'arrivai donc un vendredi matin, dans une école de campagne, pour prendre en charge une classe de sixième primaire. Etant en avance, je fus immédiatement surprise par la disposition des pupitres à l'intérieur de cette classe. En effet, seize pupitres étaient regroupés, alors que quatre autres, complètement isolés, se trouvaient au-devant de la classe. Tout de suite après cette observation, je fis l'hypothèse que l'enseignante avait voulu séparer ces quatre élèves du groupe de la classe, car ils étaient en difficultés scolaires et qu'il était peut-être préférable pour eux, d'avoir plus de calme. Mais, mon hypothèse fut vite contredite, dès que les premiers élèves arrivèrent en classe.

La première chose qu'ils me dirent en entrant, avant même un bonjour, fut, en me désignant les pupitres à part:

« Madame, ne vous inquiétez pas, ce sont des kosovars, ils ne restent pas longtemps et la maîtresse dit qu'ils ne doivent pas perturber notre ambiance classe. »

Très étonnée de leurs propos et déçue déjà de l'atmosphère régnant dans cette classe, j'ai commencé tout de même la matinée normalement en ne prenant pas véritablement en compte ce qu'ils m'avaient dit.

Effectivement, durant cette journée, j'ai été amenée à jongler entre deux programmes très différents, l'un très varié, l'autre composé de fiches de français sans même une correction prévue ou un prolongement d'activité. Le programme prévu pour ces quatre élèves avait, pour principal objectif, de les occuper et n'avait pas été pensé en terme d'apprentissage.

Tout se déroula relativement bien jusqu'à ce que nous soyons prêts à aller à la gymnastique. J'avais dû prendre trois clés, une pour la salle et les deux autres pour les vestiaires, une pour les filles et l'autre pour les garçons.

Mais dès l'instant où j'ouvris les deux vestiaires, une panique générale se déclencha:

« Tu n'as pas le droit de faire cela. »

« On les veut pas dans le même vestiaire que nous. »

« Les Kosovars ne se changent jamais avec nous. »

« La maîtresse a dit qu'ils provoquent toujours des disputes. »

« En plus, ils ne sentent pas bons et puis ils ne parlent pas le français. »

« On s'en fout d'eux, ils vont très bientôt s'en aller et tant mieux. »

Les quatre enfants kosovars avaient fini par s'asseoir, la tête dans les mains et devant ce rejet si fort de la part de leurs soit-disant camarades, leurs yeux étaient pleins de larmes. L'un d'eux se leva et me dit:

« De toute manière, on fera pas la gym et on va s'en aller, on ne sait pas ce qu'on a fait, ils ne nous aiment pas. »

Prise de panique devant tant de colère, de peur et je dirais même de haine, j'ouvris malgré moi, trois vestiaires, déçue, écoeurée à la fois de leur attitude raciste et également de la mienne. Alors le calme revint.

Mireille Cifali Bega

Lisbonne le 20 octobre 2010

Bibliographie

Cifali M. & Myftiu, B. (2006). *Dialogues et Récits d'éducation sur la différence*. Nice: Ed. Ovidia.

Ferry, J.-M. (1996). *L'éthique reconstructive*. Paris: Cerf.

Malherbe, J.F. (2001). *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique*. Montréal: Liber.

Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit 3. Le temps raconté*. Paris: Seuil, Point.

Terestchenko M. (2006). *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*. Paris: La Découverte.